

Chelsey L. Kivland, *Street Sovereigns. Young Men and the Makeshift State in Urban Haiti*

Marco Motta

**Édition électronique**

URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/38406>

DOI : 10.4000/lhomme.38406

ISSN : 1953-8103

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 16 décembre 2020

Pagination : 234-235

ISBN : 9782713228568

ISSN : 0439-4216

Référence électronique

Marco Motta, « Chelsey L. Kivland, *Street Sovereigns. Young Men and the Makeshift State in Urban Haiti* », *L'Homme* [En ligne], 236 | 2020, mis en ligne le 16 décembre 2020, consulté le 14 décembre 2020.

URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/38406> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/lhomme.38406>

STREET SOVEREIGNS rend compte avec beaucoup de sensibilité et d'intelligence de la vie des *baz*, des « bases », des cliques de jeunes hommes des quartiers défavorisés de Port-au-Prince. L'ouvrage se distingue à la fois par son très fort ancrage dans l'expérience de terrain et sa profondeur historique. En effet, l'autrice, Chelsey Kivland a pris racine dans le Bel-Air, un *geto* de la capitale haïtienne où elle a résidé avec des membres des *baz*, et qu'elle fréquente depuis plusieurs années. Elle a donc non seulement expérimenté de l'intérieur ce que cela implique de mener une telle existence, mais a aussi pu recomposer, à partir de nombreux témoignages, une histoire de la violence politique occultée. Sa position lui permet de prendre à contre-pied les clichés sur la violence urbaine, les gangs, et le caractère soi-disant « ingouvernable » de la population haïtienne. Au contraire, l'autrice met au jour toute l'épaisseur historique et la complexité de la vie quotidienne des *baz*, en montrant la manière dont ces jeunes incarnent une véritable politique de la rue en s'imaginant remplacer les institutions absentes ou dysfonctionnelles de l'État. *Nou fè leta*, « On fait l'État », disent-ils, alors qu'ils se profilent comme des intermédiaires ou des courtiers entre les agents gouvernementaux, les politiciens ou les travailleurs d'ONG, afin de s'assurer un revenu et de garantir des ressources pour le quartier; c'est ainsi qu'ils parviennent à fournir de l'électricité aux résidents ou à nettoyer les rues de ses montagnes de déchets. Ce sont donc les concepts mêmes de politique, de gouvernance et de souveraineté que l'autrice revisite et questionne à la lumière de sa propre expérience.

Cependant, Chelsey Kivland ne cède jamais à la tentation d'une vision romantique ou idéalisée des activités de ces *baz*. Avec finesse, elle tisse la trame complexe de son récit de façon à montrer au lecteur l'intrication de l'histoire particulière

du quartier du Bel-Air et de la géographie mouvante de la violence à Port-au-Prince. L'une des grandes qualités de ce livre, en effet, est de nous donner à voir en même temps le côté sombre du militantisme de rue « façon *baz* ». Parce que c'est dans un contexte de haute *ensekirite* (« insécurité ») produite en grande partie par une économie structurée de la terreur qu'il faut comprendre à la fois les aspirations de ces jeunes hommes pour la paix, le développement, la démocratie et la prospérité, et leur esprit de compétition, leurs façons de reproduire les hiérarchies (notamment de genre), ainsi que leur usage de la violence. En voulant protéger les résidents du quartier contre les attaques extérieures et en se faisant les porte-parole de leurs besoins et de leurs désirs, les jeunes des *baz* sont pris dans des injonctions contradictoires avec lesquelles ils doivent composer. Au nom des habitants du quartier, il arrive qu'ils agissent pourtant à l'encontre de leurs intérêts ou de leur bien-être; souvent d'ailleurs la violence se retourne contre eux-mêmes. Chelsey Kivland montre en quoi leurs efforts pour répondre aux besoins du quartier, améliorer la situation et défendre les gens les rendent d'autant plus vulnérables, et génèrent leurs propres obstacles. Des hommes qui aspirent à un monde meilleur et luttent pour *pèp la*, « le peuple », se retrouvent ainsi eux-mêmes à dénigrer, menacer, attaquer ou exploiter les autres. Et c'est tout l'art de l'écriture de l'autrice de nous faire sentir qu'il n'existe pas de remède à la déception des femmes et des hommes du quartier, mais qu'il y a malgré tout l'espoir d'une avancée possible, le rêve d'un autre horizon.

Le parcours en spirale que nous propose Chelsey Kivland au cœur du Bel-Air est ponctué de six mots-balises qui sont autant de chapitres: « Défense », « Histoire », « Respect », « Identité », « Développement », « Genre ». En reprenant à dessein certains

concepts clés des sciences sociales dont elle redessine le paysage, Kivland nous donne à penser et à voir autrement les problèmes qu'on nomme conventionnellement d'« identité » ou de « genre ». Elle ouvre en effet des perspectives nouvelles à partir d'une manière de faire de l'anthropologie « par le bas », pour ainsi dire, c'est-à-dire de penser anthropologiquement à partir de l'expérience (et non pas d'appliquer des concepts ou des théories), de faire émerger à partir des détails de la vie quotidienne ce qui vaut la peine d'être pensé.

Il est d'usage de terminer un compte rendu par une critique ; mais ce serait injuste de forcer la critique quand elle n'a pas lieu d'être. Ce livre, issu d'une thèse de doctorat, et le premier de Chesley Kivland, est tout simplement réussi. Pour finir, j'aimerais plutôt souligner la particularité de l'expérience et de la posture de Kivland, qui est non seulement une jeune femme

qui a trouvé un accueil auprès de jeunes hommes, mais aussi une Américaine qui a eu le courage de s'intéresser de près aux Haïtiens. Cela ne va pas de soi. Les discours dénigrants d'une Amérique qui se veut impériale, l'idéologie raciste qui accompagne l'occupation de l'île et la prolifération des stéréotypes plus grossiers les uns que les autres ont laissé des traces dans les esprits, dissuadant plus d'un de s'y rendre. Et ne parlons pas d'apprendre le créole et d'aller vivre dans un quartier connu à l'extérieur pour être une *no go zone* : au Bel-Air, on n'y va pas. Mais Chesley Kivland y est allée, elle a appris et en a fait un livre. Sa sensibilité d'Américaine consciente de sa propre histoire, mais aussi sa perception de femme dans un milieu très masculin contribuent sans doute à forger la qualité indiscutable de cet ouvrage.

Marco Motta